

Comment interpréter théologiquement Auschwitz ? L'approche de Hans Jonas

1. Comment Auschwitz met en échec les interprétations théologiques traditionnelles de la violence subie par le Peuple Juif dans l'Histoire

Qu'est-ce qu'Auschwitz a donc ajouté à ce qu'on a toujours pu savoir de la terrible, de l'horrible quantité de méfaits que des humains sont capables de commettre et ont depuis toujours commis envers d'autres êtres humains ? Et qu'a-t-il ajouté, en particulier, à ce que nous connaissons, nous les Juifs, de par l'histoire d'une souffrance millénaire, et qui constitue une part essentielle de notre mémoire collective ? [...] L'Alliance même [de Dieu avec le Peuple juif] pouvait encore être invoquée au début – ainsi par les prophètes bibliques – à titre d'explication : le peuple de l'Alliance était devenu *infidèle* à celle-ci. Mais de longues périodes de loyauté s'ensuivirent : dès lors l'explication ne réside plus dans la faute à sanctionner, mais dans l'idée de *témoignage*, cette création du temps des Maccabées, qui devait léguer à la postérité la notion de martyr. D'après celle-ci, ce sont précisément les innocents et les justes qui endurent le pire. Ainsi, au Moyen-Âge, des communautés subirent-elles la mort par l'épée et par le feu avec le *Chema Israel* aux lèvres, donc en proclamant l'unité de Dieu. Le terme hébraïque pour cela est *Kiddouch-haChen*, la « sanctification du Nom », et les victimes s'appelaient des « Saints ». Leur sacrifice faisait briller la lumière de la Promesse, de la rédemption finale due à la venue du messie.

Rien de tout cela ne prend plus effet avec l'événement qui porte le nom d' « Auschwitz ». Ici ne trouvèrent place ni la fidélité ni l'infidélité, ni la foi ni l'incroyance, ni la faute ni son châtement, ni l'épreuve, ni le témoignage, ni l'espoir de rédemption, pas même la force ou la faiblesse, l'héroïsme ou la lâcheté, le défi ou la soumission. Non, de tout cela Auschwitz, qui dévora même les enfants, n'a rien su ; il n'en offrit pas même l'occasion à qui que ce fût. Ce n'est pas *pour l'amour* de leur foi que moururent ceux de là-bas ; (...) ce n'est pas non plus à *cause* de celle-ci ou de quelque orientation volontaire de leur être personnel qu'ils furent assassinés. La déshumanisation par l'ultime abaissement ou dénuement précéda leur agonie ; aux victimes destinées à la solution finale ne fut laissée aucune lueur de noblesse humaine, rien de tout cela n'était plus reconnaissable chez les survivants, chez les fantômes squelettiques des camps libérés. Et pourtant – paradoxe des paradoxes – c'était le vieux peuple de l'Alliance, à laquelle ne croyait plus presque aucun des intéressés, tueurs et même victimes, c'était donc très précisément ce peuple-là et pas un autre qui fut désigné, sous la fiction de la race, pour cet autre anéantissement total : le retournement horrible de l'élection en une malédiction, qui se moquait de toute interprétation. [...] Et Dieu laissa faire. Quel est ce Dieu qui a pu laisser faire ? [...]

Pour le Juif [...] Dieu est éminemment le seigneur de l'*Histoire*, et c'est là qu'Auschwitz met en question, y compris pour le croyant, tout le concept traditionnel de Dieu. A l'expérience juive de l'Histoire, Auschwitz ajoute en effet un inédit, dont ne sauraient venir à bout les vieilles catégories théologiques.

2. En quoi Auschwitz impose une révision du concept de Dieu

Et nous en arrivons à ce qui constitue peut-être le point le plus critique dans notre entreprise bien risquée de théologie spéculative : ce Dieu-là n'est pas un dieu tout-puissant ! [...] Nous ne sommes pas en mesure de maintenir la doctrine traditionnelle (médiévale) d'une puissance divine sans limite.

[...] La toute-puissance divine ne peut coexister avec la bonté divine qu'au prix d'une condition : il faut que Dieu soit totalement *insondable*, c'est-à-dire énigmatique. [...] C'est seulement d'un Dieu complètement inintelligible qu'on peut dire qu'il est à la fois absolument bon et absolument tout-puissant, et que néanmoins il tolère le monde tel qu'il est. En termes plus généraux, les trois attributs concernés – bonté absolue, puissance absolue et compréhensibilité – se trouvent dans un tel rapport que toute union entre les deux exclut le troisième. La question est alors : lesquels sont-ils intégralement requis pour notre concept de Dieu, et par là inaliénables, et lequel des trois, moins fort, doit-il céder aux exigences supérieures des deux autres ? A cet égard la *bonté*, c'est-à-dire la volonté de faire le bien, est certainement indissociable de notre concept de Dieu, et ne peut subir aucune limitation. La compréhensibilité ou « connaissabilité », conditionnée des deux côtés – par l'essence de Dieu et par les bornes de l'homme – est sans doute, à ce dernier point de vue, soumise à limitation, mais ne souffre en aucun cas une totale négation. Le *Deus absconditus*, le dieu caché (pour ne pas parler du dieu absurde) est une représentation aussi peu juive que possible. Notre doctrine, la *Torah*, repose et insiste sur le fait que nous pouvons *comprendre* Dieu, pas tout de lui, certes, mais quelque chose – quelque chose de sa volonté, de ses intentions, et même de son essence, car il nous l'a manifesté. Il y a eu révélation, nous possédons ses commandements, sa loi, et il s'est directement communiqué à plus d'un. [...] Un dieu totalement caché, inintelligible, est un concept inacceptable selon la norme juive.

Or c'est exactement cela qu'il devrait être, si avec la toute-bonté de Dieu, lui était aussi attribuée la toute-puissance. Après Auschwitz, nous pouvons affirmer, plus résolument que jamais auparavant, qu'une divinité toute-puissante, ou bien ne serait pas toute-bonne, ou bien resterait entièrement incompréhensible (dans son gouvernement du monde, qui seul nous permet de le saisir). Mais si Dieu, d'une certaine manière et à un certain degré, doit être intelligible (et nous sommes obligés de nous y tenir), alors il faut que sa bonté soit compatible avec l'existence du mal, ce qui n'est le cas que s'il n'est pas *tout-puissant*. C'est alors seulement que nous pouvons maintenir qu'il est compréhensible et bon, malgré le mal qu'il y a dans le monde. [...]

Or pareille chose pourrait aussi s'interpréter simplement comme une concession venant de Dieu, révocable à son gré, c'est-à-dire comme une retenue de sa puissance qu'il détient sans réserve, mais n'utilise qu'avec réserve par respect pour le droit propre de la création. Mais cela ne suffirait pas encore : étant donné les actes véritablement monstrueux et entièrement unilatéraux que les humains faits à son image commettent parfois envers d'autres êtres humains, sans la faute de ces derniers, on devrait s'attendre à ce que le bon Dieu brise de temps en temps sa propre règle, l'extrême retenue de sa puissance, et qu'il intervienne par un miracle salvateur. Aucun de ces miracles salvateurs, pourtant, ne s'est produit ; pendant toutes les années qu'a duré la furie d'Auschwitz, Dieu s'est tu. [...] Et moi, je dis maintenant : s'il n'est pas intervenu, ce n'est pas parce qu'il ne le voulait pas, mais parce qu'il ne le pouvait pas.

(Hans Jonas, *Le concept de Dieu après Auschwitz*, 1984)